

VALÉRY LARBAUD
G. JEAN-AUBRY

Correspondance

1920 - 1935

INTRODUCTION
ET NOTES
DE FRIDA WEISSMAN

nrf

GALLIMARD



*De gauche à droite :
Valéry Larbaud, A.A.M. Stols et G. Jean-Aubry
(Valbois, 1933).*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© *Éditions Gallimard, 1971.*

INTRODUCTION

*Après la mort de Larbaud, survenue en 1957, on a trouvé dans ses papiers des centaines de lettres d'écrivains français et étrangers des plus marquants de leur temps. Paul Valéry, André Gide, Saint-John Perse, James Joyce, T. S. Eliot et Ramón Gómez de la Serna ont été parmi les nombreux correspondants de Larbaud. Ces lettres — qui méritent presque toutes d'être publiées * — sont d'un grand intérêt pour l'étude de la pensée et de l'œuvre de leur auteur ; parfois, elles jettent une lumière sur des événements littéraires qui ont eu une influence capitale sur le développement de la littérature occidentale des dernières cinquante années. Et nous pensons surtout aux lettres de Joyce, qui, à l'époque de la composition d'Ulysse, soumettait au jugement de Larbaud des pages et des chapitres de son œuvre.*

*De cette vaste correspondance, les lettres qui nous ont paru les plus riches en renseignements concernant l'œuvre de Larbaud, les plus révélatrices de sa pensée d'écrivain en pleine possession de son art, ce sont celles échangées avec son ami — le meilleur sans doute, des années de maturité — et biographe, G. Jean-Aubry. Les lettres des deux amis s'échelonnent sur une période de trente ans, de 1920 à 1950 (année de la mort de Jean-Aubry). Nous avons choisi de publier seulement les lettres de 1920 à 1935 ** ; à partir d'août 1935,*

* Les lettres de jeunesse de Larbaud à Gide ont fait l'objet d'une publication : *Lettres à André Gide*. Introduction et notes de G. Jean-Aubry. A.A.M. Stols, Paris et La Haye, 1948.

** Nous avons laissé de côté quelques cartes postales et billets, ainsi que plusieurs lettres qui nous ont paru relativement moins intéressantes. Certains passages ont été enlevés, à la demande des héritiers de Larbaud ou de Jean-Aubry. Leur absence sera indiquée par des crochets.

Larbaud, malade, ne fut plus en mesure de répondre personnellement à son ami. Celui-ci qui, pendant les dernières quinze années de sa vie, s'occupa avec une dévotion sans pareille des intérêts littéraires de Larbaud, continua à lui écrire, mais c'est M^{me} Larbaud qui répondait à la place de son mari.

La vive et profonde amitié qui unissait Larbaud et Jean-Aubry était basée sur une appréciation réciproque, et renforcée par des goûts et des choix littéraires. Jean-Aubry admirait beaucoup l'œuvre de son ami et estimait qu'il était de son devoir de le faire connaître, tandis que Larbaud respectait l'érudition de Jean-Aubry, sa rigueur dans le travail et son intégrité intellectuelle. Les deux tenaient en haute estime le métier d'écrivain et de traducteur. Aussi leur correspondance nous révèle, — à travers les conseils qu'ils se sont donnés réciproquement —, les soins méticuleux qu'ils ont apportés à leurs traductions. Ces lettres, dans lesquelles ils se sont communiqué leurs impressions de lecture, leurs projets de travail et les problèmes qui les préoccupaient, nous montrent encore le grand intérêt qu'ils portaient « aux comparaisons des littératures et des esprits ». Les deux assumeront un rôle d'introducteurs auprès du public français des auteurs étrangers qu'ils estiment. C'est ainsi que Larbaud se dévouera à Samuel Butler, et Jean-Aubry à Conrad et à Beckford (nous ne mentionnons que les auteurs dont il est question dans cette correspondance). Larbaud servira également la gloire d'écrivains français, à son avis injustement méconnus, tels Scève ou Racan.

Larbaud et Jean-Aubry connaissaient parfaitement l'anglais ; ainsi leurs lettres seront parsemées d'expressions anglaises ou d'anglicismes, que leur plume emploie avec le plus grand naturel. Pareillement, ils feront appel à des mots en espagnol, italien, allemand et latin, dans la mesure où ceux-ci leur paraîtront exprimer le mieux leur pensée.

Les lettres de Larbaud sont révélatrices de maints traits qu'on retrouvera dans ses œuvres : son goût pour les voyages et une solitude « vagabonde », son penchant de linguiste amateur, son intérêt pour les États lilliputiens, ses idées sur le public littéraire... Celles de Jean-Aubry nous le montrent épris de précision, aimant les livres (il était bibliophile, en outre) et les Lettres « sans compromission ». A partir de 1932, Larbaud communiquera à son ami, — en vue de la biographie

à laquelle ce dernier travaillait —, des faits et des circonstances se rapportant à sa vie et à la genèse de ses œuvres, et qui ne trouveront pas toujours leur place dans le livre de Jean-Aubry; celui-ci s'arrête d'ailleurs à 1920. Bien souvent, les lettres de Larbaud complètent Valery Larbaud, sa Vie et son Œuvre.

Nous nous faisons un plaisir de remercier ici M^{me} Paule Jean-Aubry, qui a bien voulu nous communiquer les lettres de Larbaud à son mari et nous fournir de précieux renseignements, ainsi que la Mairie de Vichy, qui nous a transmis celles de Jean-Aubry. Notre gratitude va à M^{lle} Monique Kuntz, bibliothécaire de la Ville de Vichy, qui nous a prodigué son assistance avec un dévouement et une générosité sans bornes. Nous aimerions remercier également M^{me} Laeta Pons des renseignements qu'elle nous a transmis. Que le Professeur Pierre Jourda trouve ici l'expression de notre reconnaissance pour ses conseils. Nous devons des renseignements au Professeur Justin O'Brien, à M. Vincent Milligan et à M^{lle} Hourwich du French Institute de New York; qu'ils veuillent bien accepter nos remerciements. Nous voudrions encore remercier M^{lle} Mathilde Pomès, de Paris, M. R. Croquez, de Vichy, M. Rampon du Musée Fabre et M^{lle} Geiger du Musée de Dijon, M. A. Gilboa et M^{lle} M. Yardeni de l'Université de Haïfa, qui nous ont aidée dans notre travail de recherche.

Frida Weissman.

Université hébraïque de Jérusalem
Institut universitaire de Haïfa.

1920.

I. - G. JEAN-AUBRY à VALÉRY LARBAUD

11, Great Marlborough Street
London, W.1¹
8 septembre 1920

Mon cher Larbaud.

Voici des jours que je voulais vous écrire au sujet de *Beauté*² : mais le bord de la mer, quand on y est pour travailler comme j'y suis depuis quelques semaines, est le moins propre endroit du monde à écrire des lettres. Je voulais vous dire tout le plaisir que j'ai pris à votre petit roman : je me plaignais assez depuis longtemps de ne voir rien de vous, et quoique cela m'ait valu de relire *Barnabooth* et *Fermina Márquez*³, j'en voulais fort à Samuel Butler⁴, encore que Mr Festing Jones⁵ me l'ait rendu fort sympathique.

Ne croyez pas, mon cher Larbaud, que je n'ai trouvé d'agrément à *Beauté*, mon beau souci que parce que j'éprouvais assez, depuis plusieurs numéros, que *La Nouvelle Revue Française* commence à reculer les bornes de l'ennui : la fraîcheur de votre écriture me l'a fait un moment oublier : peut-être suis-je mieux à même que beaucoup d'autres de vos lecteurs de toucher le vrai du récit, et la vérité dans le tact avec laquelle vous avez peint vos personnages : j'ai lu peu de choses, à vrai dire, depuis longtemps, qui aille aussi loin dans la psychologie anglaise. Depuis quatre années qu'à peu près je vis dans cette île continuellement, j'ai croisé des faits et des êtres que vous avez parfaitement vus.

Ah! mon cher Larbaud! que cela rafraîchit de voir quelqu'un qui sait écrire et qui sait voir et sentir, sans pour cela croire qu'on doive se mettre la tête en bas, ou se vautrer sur un récit. Je suis bien satisfait de vous avoir lu, ne différez pas extrêmement à renouveler un plaisir que tant d'autres s'emploient plus extrêmement encore à compenser.

Je vois très fréquemment Joseph Conrad ⁶ qui veut bien me montrer un intérêt et jusqu'à une affection qui ne sont pas pour peu dans mon séjour ici : il se souvient fort de vous ⁷, et me demande fréquemment de vos nouvelles. Nous passons souvent des week-ends ensemble à bavarder de mille choses. C'est un esprit admirable et un homme adorable. Avez-vous lu son dernier livre *The Rescue* ⁸? pour moi, c'est l'une de ses plus belles œuvres. Je travaille à la traduction de trois de ses livres pour la *N.R.F.* : l'un est fini, les deux autres à moitié ⁹.

J'aimerais lire vos Butler, que j'ai lu dans l'original : je pense donner quelque jour à l'une des revues où je collabore ici ou aux États-Unis, ou en Scandinavie, une étude sur vous ¹⁰ : avez-vous un volume personnel qui doive paraître bientôt? j'y trouverais un prétexte.

J'ai revu Pierre de Lanux ¹¹ à Paris il y a quelques mois : nous avons ensemble parlé de vous : il part ces jours-ci pour l'Amérique, je ne sais où diable vous êtes, et je vais partir pour Kristiania ¹² : c'est ainsi que la vie se passe même ailleurs que dans *Barnabooth* ¹³.

Avec tous mes sentiments les meilleurs

G. JEAN-AUBRY.

1921.

2. - VALERY LARBAUD à G. JEAN-AUBRY

Hiawatha East
Shoreham Beach
Sussex ¹.
8 juillet 1921

Mon cher ami,

d'abord vous remercier de l'après-midi passé ensemble après un confortable déjeuner ², et vous dire que j'ai été content de vous revoir.

Ensuite ceci : reçu cette lettre de Sir Robert Hadfield ³, qui fut le chairman à ma conférence de l'Institut ⁴. Je lui ai répondu, à tout hasard que peut-être vous connaissiez quelqu'un capable de l'aider, et lui ai donné votre adresse, — celle des bureaux de « The Chesterian ». Pas la peine de me renvoyer la lettre ⁵.

Encore : tâchons de rester en communication Paris-Londres, même si je vais passer quelque temps en Espagne cet hiver ⁶. Signaler les choses intéressantes, et de quoi parler aux lecteurs ⁷. Envoi de nos livres aussi. Ça, c'est terriblement à mon avantage, je crois ! Ah, je vous signale tout de suite la publication des 25 poèmes qui ont établi la réputation énorme de Marianne Moore avant même d'être réunis : *Poems*, by Marianne Moore, London : The Egoist Press, 1921 (2, Robert Street, Adelphi, W. C.). Là, peut-être, vous trouveriez la collection de la *Little Review* et les disjecta membra de l'*Ulysses* de James Joyce ⁸. (Jamais je n'avais si longtemps pensé à cette citation,

et justement on la trouve partout en ce moment.) Je ferai en sorte que notre *Levet* vous soit envoyé⁹.

Au revoir, cher ami, et si vous venez à Paris n'oubliez pas le 71, rue du Cardinal-Lemoine¹⁰.

VALERY LARBAUD.

3. - G. J.-A. à V. L.

11, Great Marlborough Street
Londres
[juillet 1921]

Mon cher Ami.

Je regrette seulement de ne vous avoir pas vu davantage pendant votre séjour à Londres, et que nous n'ayons pu aller ensemble chez Conrad qui a regretté de ne pas vous voir. Je viens de passer quelques jours chez lui¹ et y ai même relu convenablement votre article de *La Revue de France*².

Merci du tuyau, je vais prendre les poèmes de Marianne Moore.

Restons en contact et envoyons-nous nos livres, je le désire aussi vivement. Si je vois quelque chose d'important, je vous le signalerai immédiatement. Et d'ailleurs, nous reparlerons en octobre rue du C.-Lemoine.

Très amicalement votre

G. JEAN-AUBRY.

Je ferai le possible pour Sir Robert Hadfield.

1922.

4. - V. L. à G. J.-A.

Rome, 2 avril 1922

Mon cher ami,

depuis longtemps je veux vous écrire et vous remercier, d'abord de la carte postale de Montpellier¹, et ensuite de votre magnifique traduction de Joseph Conrad², que j'ai reçue à Bordighera³ dans les premiers jours de février. Mais l'impossibilité de vous situer sur la carte d'Europe me faisait remettre de jour en jour ce plaisir : j'ai toujours l'impression, lorsque je pense à vous envoyer une lettre, — naturellement adressée à Londres, — qu'elle va rester accrochée dans ce grand filet de tennis des méridiens. Et puis je me méfie de la poste anglaise, sachant par expérience (elle m'a perdu plusieurs lettres, dont une de Claudel) qu'elle n'aime pas — et ne sait pas — « faire suivre ». Enfin je me décide aujourd'hui, quelques heures avant de quitter Rome où j'ai achevé mon hiver (péniblement : grippe et suites) — pour Gênes, où j'attendrai que le printemps soit bien installé avant de me remettre en route.

Et, après tout — qui sait si vous-même n'êtes pas à Rome?! Heureusement, Great Marlborough Street et la rue du Cardinal-Lemoine sont d'inébranlables « rocks of ages », et j'espère que nous nous retrouverons cet été.

Que faites-vous? où en sont les ouvrages que vous préparez? Votre Laforgue est-il sorti?⁴ En tout cas, j'ai votre Conrad, et je vais en parler aux lecteurs de *La Revue de France* dans une prochaine chronique⁵. J'avais presque

lâché *La Revue de France* ; trop de lecteurs « grand public », et trop de sujets différents mêlés aux sujets littéraires. Mais ils insistent, m'écrivent pour me demander de la copie ; et comme ils ont accepté *Erewhon Revisited* ⁶, je vais reprendre mes chroniques. La première sera sur les gens qui, en France, font connaître les écrivains anglais : c'est-à-dire, d'abord, aux postes d'honneur, les Traducteurs ; et ensuite les simples Érudits ⁷. La seconde sera sur Shelley ⁸, à propos de son centenaire. Avez-vous lu l'article du *Dial* sur ce sujet ⁹ ? Tout à fait l'article « genre érudit » — c'est-à-dire du monsieur qui ne sait pas ce que c'est que la littérature.

Mais il faudrait, plutôt, que nous ayons une longue conversation sur tous ces sujets. Avant de quitter Paris, dans les premiers jours de janvier, j'ai vu Miss Helen Rootham ¹⁰, qui ne vous avait pas vu depuis longtemps. Elle m'a mis au courant de ce que je pourrais appeler la libération d'Arnold Bennett ¹¹. J'aimerais avoir de ses nouvelles. Le voyez-vous ?

Au revoir, mon cher ami, et à bientôt, j'espère.

V. LARBAUD.

Quand vous verrez Conrad, rappelez-moi à son bon souvenir. Écrivez-moi.

5. - G. J.-A. à V. L.

Fontenay par Montivilliers
16 août 1922

Mon cher Larbaud.

Je vous remercie du mot que vous m'avez consacré dans votre article de *La Revue de France* et du Samuel Butler que vous venez de m'envoyer ¹ et que je vais lire avec un double intérêt, car je n'ai pas lu celui-là dans son original.

Que faites-vous en outre ? J'attends toujours fort impatiemment *Mon plus secret conseil* ² et j'en voudrais prendre prétexte pour louer comme il convient vos deux autres petits romans, vos livres précédents et leur auteur.

Où êtes-vous ? mettez-moi un petit mot ici si vous êtes

de loisir : j'y suis encore pour quelque temps et compte me rendre au Midi, vers quelque plage provençale pour tâcher d'y rencontrer une inspiration qui paraît s'être gelée avant de parvenir ici.

Je m'étais proposé — dessein longuement caressé — de travailler à un *Portrait de La Fontaine*³ frère de celui de *Mérimée* que vous avez vu⁴; mais il ne vient pas souvent; je sais que la tâche est malaisée quand on ne veut point se contenter des niaiseries qu'à son propos l'on nous enseigna; mais je manque actuellement de feu et j'espère en trouver plus en quelque autre parage.

Entre-temps j'achève lentement ma traduction de *The Arrow of gold* de Conrad et je travaille aussi au *Miroir de la Mer*. Et de surplus je patauge dans un petit roman dont une moitié écrite me fait encore souhaiter d'écrire l'autre⁵.

Dites-moi où vous êtes, si vous voulez : car je pense en septembre circuler à travers la France et j'aurais grand plaisir à vous serrer la main et à causer un peu avec vous.

Et ne gardez plus très longtemps plus secret ce « Conseil » que j'attends.

Très amicalement à vous,

G. JEAN-AUBRY.

6. - V. L. à G. J.-A.

Valbois¹
Par Saint-Pourçain-sur-Sioule
(Allier)
12 septembre 1922

Mon cher ami,

votre lettre m'est parvenue pendant les quelques jours que j'ai passés chez moi à mon retour d'Italie et avant de partir pour les vacances chez ma mère. C'est dommage que vous n'ayez pas été à Paris à ce moment-là, nous nous serions vus, et nous aurions pu parler livres, traductions et projets. Mais j'espère qu'avant de rentrer à Londres vous viendrez passer quelques jours à Paris. J'y serai à partir du 5 ou du 6 octobre, et probablement pour tout

l'hiver. En ce moment, je suis très occupé par la préparation du manuscrit des Pages Choies de Ramón Gómez de la Serna, traduites par M^{lle} Pomès et moi ², et que je voudrais pouvoir remettre à l'éditeur dès la rentrée.

Vous savez sans doute que James Joyce est à Londres. Je n'ai pas son adresse, mais on doit l'avoir aux bureaux de *The Egoist*.

Au revoir, mon cher ami, et à la rentrée, j'espère. Je vous serre bien amicalement la main.

V. LARBAUD.

nrf